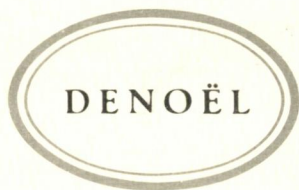


Abdellatif Laâbi

Chroniques  
de la citadelle  
d'exil



Extrait de la publication



*Chroniques de la citadelle d'exil*

DU MÊME AUTEUR

L'Œil et la Nuit, *roman*, éd. Atlantes 1969, SMER 1982.

Le règne de barbarie, *poèmes*,  
éd. Barbare, 1976 (épuisé). Ed. du Seuil, 1980.

Histoire des sept crucifiés de l'espoir,  
*suivi de Oraisons marquées au fer rouge*,  
*récit-poèmes*, éd. La Table Rase, 1980.

Sous le bâillon, le poème, *poèmes*, éd. L'Harmattan, 1981.

Le chemin des ordalies, *roman*, éd. Denoël, 1982.

*Abdellatif  
Laâbi*  
Chroniques  
de la  
citadelle  
d'exil

Lettres de prison  
1972-1980

*Denoël*

© by Editions Denoël, 1983  
19, rue de l'Université, 75007 Paris  
ISBN 2-207-22944-0

Ces lettres qui nous sont données à lire aujourd'hui, bien des années après qu'elles ont été écrites, sans doute en étions-nous destinataires aussi à notre insu, par suscription voilée, ou dédoublée par-delà les frontières, déjà à cette époque-là, plus d'une ligne nous le dit : vous, moi, interpellés directement ou non sous le prénom de la femme, de l'enfant, des camarades et des enfants, déjà là-bas du temps de la cellule, toutes ces années-là, contemporains proches ou lointains d'une révolte et d'une affirmation de soi, d'un sursaut, d'un défi.

Et voici qu'elles nous joignent ici — envois, messages différés longtemps, en sursis de délivrance, qu'on dit aussi lettres « en souffrance ». Elles me touchent à présent, et ces lignes que je lis dans le format des pages d'imprimerie, lisibles couramment par intervalles corrects et clairs espacements, je sais qu'elles ont été cadrées par force sur une surface infime de papier, assignées à résidence sur une feuille mesurée, étriquée, astreintes à resserrement, périphrase et censure, format réduit de la contrainte, déduit d'un bien plus grand enfermement.

Lettres écrites loin du foyer au pays du plus grand soleil, au plus grand nombre destinées dans le moment de leur tracé, par connivence d'espoir et de survie, lien de fraternité — elles nées d'immédiate contingence et continue pulsion d'écriture, dans l'instant même jailles, de cet espace étroit, de cette voix.

Elles où se joue maintenant, d'elles à nous, le différé d'un chant d'amour et de foi. Le temps de l'incarcération y a logé son effet d'ampleur et de déploiement, son effet de grotte et d'écho, d'une prison à l'autre, d'un chant à l'autre dans le pays « tiers » exclu du grand partage des biens, convoité, et « protégé » toujours, en marge des élans. Son effet de caverne et de clandestinité forcée : il nous faut imaginer la scène, accéder un instant à ce lieu d'émission, à la très grande tension créée par la contraction de l'espace et la dilatation du temps, la raréfaction hallucinante des objets, l'appauvrissement des formes, l'effacement de la couleur, l'écourtement dérisoire des trajets ; à ce lieu d'étrécissement et de pression extrême sur le corps déclenchant une concentration inconnue des forces et des désirs en proportion de l'exiguïté de plus en plus sensible et de l'éloignement de plus en plus éprouvant du monde alentour : prisons de Rabat, et de Casablanca, de Kenitra — trois états de la géométrie de la citadelle et du rapport de sa distance à la ville, à ses bruits, à ses cris. Jusqu'à l'absence presque absolue de ses rumeurs dans la proximité d'un rivage perclus de brume et d'humidité, exempt de fleurs et de feuillages, de paroles vives et de trafic, désert du gris universel au pays des plus chaudes couleurs. Du monde ambiant, il n'est plus perçu qu'un coin de ciel, c'est le seul point de perception commune encore, le seul lieu commun par le truchement des sens, indirect



déjà, médiatisé par les barreaux des grilles et les portes blindées, les miradors et les murailles, mais c'est la seule liaison, sensorielle : la marche des étoiles sur le carré de ciel.

C'est le lieu le plus sournois d'exil, diabolique, retors, au cœur du pays natal et de sa langue, sur le sol même culturel, en ce qu'on peut appeler son point aveugle de culture. Exil du corps et du désir, du dialogue, de l'échange, de la musique de l'écrit.

Cellule, espace critique au centre du bastion, mais lieu de précision aussi, de méticulosité, d'attention éberluée aux lignes pauvres, aux couleurs sales, aux jeux nus de la lumière, à la cécité des mots. Et au crayon, aux livres, au papier. Attention en alerte, vibrant au moindre son... Alors, voici que la feuille blanche au centre du réduit dessine l'espace nouveau où se relier à la marche des mots dans la cité : carré magique sur la tache noire du cachot, illuminé de verbe, espace de liberté où la langue rieuse réfuse, distend les liens de la contrainte ; le temps d'un tracé sur ce blanc de clarté, le principe d'incarcération se retourne et, contredit par le mouvement de la main tissant les lignes, donne accès à l'étude, à l'action, à la réplique, au renouement.

Car paradoxal est le statut de l'écriture. L'écriture est née de la concentration des biens, de l'accumulation du savoir et des denrées, de la nécessité de les nommer, de les consigner, de dresser listes et inventaires, et comptabilités. L'écriture est issue de la ville, des magasins, des caches, des entrepôts, issue des locaux où l'on stocke et met en réserve, où l'on engrange et met à l'écart aussi bien, où l'on isole et enferme. Issue de la

prison tout aussi bien. Et dans le lieu terrible de la mise en pénitence de l'homme, de sa mise en souffrance, là elle opère terriblement, et sélectionne, préserve, fait réserve d'énergie, de volonté, d'espérance, d'idées. Réserve de foi en l'homme, en sa capacité de retour : ces lettres, de chant d'exil, se font chant de retour, en elles s'effectue la jonction de la cause politique et de la cause amoureuse, c'est une totale cause passionnelle où le dit de la passion amoureuse s'épand à l'infini sur la ville, la nation, le peuple, le pays. Sur les amis, les enfants, sur l'avenir du pays, réseau de solidarités conjointes, en cercles élargis. Du désert de l'exil aux champs fertiles du retour, vigueur et véhémence se lisent ici, assurances et ardeur, tous choix en permanence confortés. La forteresse de grilles et de béton, lieu du siège du corps et de la langue, a sécrété le réduit de défense invisible, impénétrable, citadelle des mots au centre exact de la cellule — dans ce fort bâti par les Protecteurs du début du siècle en marge de la ville qui porta le nom du premier d'entre eux.

Aussi ces lettres de prison sont tout entières tendues vers le poème, non le récit. Ce n'est pas qu'il n'y ait rien à « raconter » ici, mais l'espace de la narration revendique un cérémonial de fuite, un rituel d'étalement qui s'inscrit en contradiction avec l'élan, avec la définition de l'instant épistolaire comme confidence ou cri, décharge émotive, conduit de communication et prière, raccourci de savoir et de saisie d'autrui. La lettre prend en charge l'euphorie, non le relais des jours de peine, et sans doute aussi faut-il, davantage que le recul du temps et le travail de la mémoire, la différence de lieu, le délaissement du local maudit et sa tenue à l'écart, pour que le récit prenne forme et désir. L'histoire des jours de peine et de leur terrible

inauguration de violence, la mise en perspective narrative de l'initiation cataclysmique à la douleur et à la terreur, se feront plus tard, dans le dépôt du souvenir et l'élagage des mots inhérents à l'épreuve, quand sera résorbé le décalage entre le monde carcéral à la vie linéaire et l'univers extérieur retrouvé, riche d'une vie multiple et qui ne répond pas obligatoirement aux vœux lumineux formulés de si loin durant huit longues années. Ce « Chemin des Ordalies <sup>1</sup> » recoupera les Lettres et les liera d'un lien neuf, imprimant dans l'apaisement et la force sereine tout ce qui n'avait pu être tracé, par le « sujet », dans le vif.

Il est un autre point frappant : si la cellule est maillon premier d'une chaîne de retour, elle est lieu de retour incessant sur les contradictions, qui ne sont point exacerbées dans cet espace, mais comme dépolies, décapées de leur clinquant et retournées sur toutes leurs faces, objets d'investigations patientes, reconduites avec une absence d'exaltation qui contraste avec la proclamation passionnée des certitudes et des désirs. Contradiction latente entre théorie et utopie, entre amour fou et sujétion sociale quotidienne, entre nécessité maintes fois affirmée du travail formel et l'« inspiration », entre « romantisme » et « réalisme », contradictions enfin nouées autour de la langue, de cette grammaire française à l'éclat ambivalent, singulièrement ambigu dans ce pays de colonisation linguistique autant qu'économique. Qui n'est troublé profondément au contact de ces mots contemporains de notre enfance, de notre ouverture au monde et de l'apprentissage de notre savoir, notés ici en terre lointaine sur une tout autre portée, réécrits en pays d'Islam sur fond

1. A. Laâbi : *Le Chemin des ordalies*. Récit. Denoël, 1982.

d'autres lexique et syntaxe et donnés à entendre dans une sphère de résonance neuve, après tant d'années de dévoiement et de contraintes ?

Cela émeut étrangement, cette « réflexion » de notre langue sur la paroi de la prison — là où, « comme à la guerre, on n'entend pas de voix d'enfants ».

CLAUDE OLLIER

### *Pour mémoire*

C'était l'avant-dernier jour de l'année 1977. Il y avait du soleil, à Kenitra. Une fois franchies les étapes des formalités, avec les familles chargées de paniers présentés à la fouille, nous avons traversé la cour de la première enceinte (abritant les habitations des gardiens) et nous sommes entrés dans le ventre de la citadelle. Une cour plus petite, avec quelques arbres, et de l'herbe. Les murs, blancs sous le ciel bleu. Les voix qui jaillissaient et qui se précisaient, devenaient houle : le choc du parler. Les murs, gris sous le plafond gris. Une pièce trop petite. Séparée en deux par la violence immobile d'une double rangée de grilles entre lesquelles circulaient deux ou trois gardiens à l'écoute.

De part et d'autre, les mains scellées au fer, les familles, les détenus. C'était la fin d'une précédente visite. On a sèchement frappé sur une porte, celle par où arrivaient les prisonniers. Par où ils repartaient. Les rideaux furent rabattus tout du long, au milieu d'une phrase, d'un geste d'adieu, d'un sourire tendu, d'un balbutiement. Nous tremblions intérieurement comme jamais.

Autour, les parois du ventre, menaces provisoire-

ment figées. A notre tour, nous nous sommes approchés des grilles. Nous y avons incrusté nos mains, et, par les innombrables trous de fer, ton visage est soudain venu à notre lumière. Bonjour Abdellatif. Qu'importaient alors les oreilles obligatoires, les murs sinistres : nous avons des yeux pour nous voir, revoir quant à moi. Et ton éclatant, ton émouvant sourire nous a caressés doucement, palme de bienvenue, ici et ailleurs. Les larmes, nous les avons enfoncées loin sous nos mots. Nous avons trop peu de temps, trop à dire. Jamais trop à éprouver. Le soleil faisait en nous une chute libre, avec tous ses oiseaux vivaces.

### *Lettres contre le néant*

Toute correspondance personnalisée, à quelque niveau que ce soit, est précieuse pour un prisonnier : ce qui parvient à être reçu, envoyé, dit malgré tout. Autant de fenêtres ouvertes, d'aortes supplémentaires pour un cœur qui continue son défi de battre au rythme de la vie, autant de comètes longue durée que les hommes, trop souvent oublieux des malheurs qu'ils vivent ou font vivre, finissent par recevoir, un jour ou l'autre, en pleine poitrine. Cela : « Je veux être sans cesse cet émissaire d'allégresse. » Malgré tout.

Et, pendant ce séjour, Abdellatif nous confia le soin de publier un choix de ses lettres : nous substituait à sa main puisque nous étions cinq, comme des doigts suppléants.

Archéologie à vif dans le limon des années que Jocelyne dénouait par petits paquets de lettres de différentes couleurs : sur ce dérisoire arc-en-ciel administratif, le trait discontinu de la pulsation cardiaque d'un homme, et le poing de résistance griffant l'épais

torse de pierres, cette sismographie-luciole « qui nous permet sans cesse d'être autre chose que des cadavres titubant dans le cirque des horreurs ».

Quant à nous : lire, relire, feuilleter, écarter, conserver, lire encore, et couper, même. Décorticage obstiné, en pensant à celui qui, absent, surgissait d'une ligne à l'autre, « cavalier du don », partageait avec nous son pain nocturne, piqueté de sésame, que nous émettions dans nos bouches en « soleils fraternels ».

### *Editions*

Sous le même titre, *Chroniques de la citadelle d'exil*, notre choix de lettres, arrêté à la date du 12 février 1978, parut aux inéditions Barbare, au mois de septembre. Ce tirage, depuis longtemps épuisé, comportait en annexe une série de poèmes, réédités par ailleurs, soit dans *Le règne de barbarie* (Seuil, 1980), soit dans *Sous le bâillon, le poème* (L'Harmattan, 1981).

Aujourd'hui paraît la deuxième édition : revue, corrigée, complétée, je dirai, *originale*, puisqu'elle est due, enfin, à l'auteur. (La dernière lettre date du 4 juillet 1980. Abdellatif Laâbi fut libéré dans la nuit du 18 juillet). Rien que sur ce point, la différence est grande : elle est celle de l'œuvre « intermédiaire » à l'œuvre « définitive ».

De plus, sur la deux cent cinquantaîne de lettres que compte cette nouvelle édition, soixante-dix sont inédites, comme est entièrement inédite la correspondance avec une amie <sup>1</sup>. Et la chronologie est restituée,

1. Une autre correspondance amicale a été publiée dans *Pour Abdellatif Laâbi*, livre collectif (Rupture / La Table rase, 1982).

mêlant les destinataires dans le creuset du poème, de ses jours et de ses nuits, comme un chœur et ses issues.  
Libre, la main du lecteur, qui ne se ferme pas.

GHISLAIN RIPAULT

*P.S.*

Le 6 juin 1981, A. Laâbi faisait paraître dans les colonnes du *Monde* un appel pressant, intitulé : « Libéré, je revendique ma liberté. » Il décrivait sa situation de citoyen : surveillance, non-réintégration dans l'enseignement, interdiction de circuler normalement, et donc de se soigner, son état de santé nécessitant de voyager en Europe. A l'occasion de la sortie de ses Lettres, rappelons que rien n'a notablement changé : trois ans après sa libération, c'est une citadelle d'exil d'un autre modèle, agrandie aux frontières du Maroc. Attente, encore — et inquiétudes.



# 1972

---

9 février 1972 <sup>1</sup>

Jocelyne,

T'écrire une lettre, cela a été toujours être loin de toi, t'aimer avec une intensité plus poignante. J'en avais envie depuis que j'étais dans la pénombre du premier lieu où j'étais enfermé. Et je voulais t'écrire pour ne parler que de toi et moi, rien d'autre, parce que je sentais que ce qui me liait à toi était le cordon ombilical qui me liait à tout le reste, ce reste qui peut te sembler parfois seul exister pour moi.

Tu sais que je suis timide avec toi lorsqu'il s'agit de parler de nous, c'est-à-dire se voir du dehors. Aujourd'hui, je veux que ma lettre soit courte, elle ne pourrait pas être autrement, car c'est trop intense.

Je t'aime. Je serai tout entier avec toi lorsque Mehdi ou Qods se décidera à venir <sup>2</sup>.

1. Arrêté le 27 janvier 1972, A. Laâbi est inculpé de « reconstitution de ligue dissoute et troubles à l'ordre public ». Il sera mis en liberté provisoire le 25 février 1972. Des lettres de cette première incarcération (à la prison civile d'El Alou à Rabat), celle-ci et la suivante sont les seules publiées.

2. Jocelyne était sur le point d'accoucher. C'est une fille (Qods) qui naîtra le 20 février.

22 février 1972

*Et le matin riposte à mon errance de veille  
ta main de rêve dans ma couche endolorie  
ce furent nos nuques déliées au vent  
la course à toutes les étoiles  
la terre haletait en chevauchées folles  
dans nos poitrines  
puis des sources à nos pieds  
des palmiers dressés en arcs de triomphe  
notre forêt de souvenirs en marche  
La mer nous tend ses îles  
ses voiles écumantes  
côte à côte, inséparés  
Bonjour ma bien-aimée  
mon honneur et mon armoirie  
foudre de ma lance  
et vérité de ma voix  
Je réinvente les oiseaux rares  
et la magie de l'aurore  
Je me dresse  
pour te mériter encore.  
Tout à toi.*

28 mars 1972 <sup>1</sup>

Yacine, Hind, mes chers enfants <sup>2</sup>,  
Je vous écris cette petite lettre pour vous embrasser très  
fort et pour vous dire que je pense beaucoup à vous.  
Je sais que vous aussi, vous pensez souvent à moi, et que  
vous avez envie de me voir. Pour le moment, je ne peux

1. A.L. a été arrêté de nouveau le 14 mars 1972, inculpé d'atteinte à la  
sûreté de l'Etat et détenu à la prison civile de Casablanca.

2. En 1972, Yacine avait 7 ans et Hind 5 ans et demi.

pas encore vous voir, mais je vois Jocelyne, et chaque fois, je lui demande de vous embrasser très fort. Je lui demande ce que vous faites, si vous êtes sages, si vous n'êtes pas tristes, si vous travaillez bien à l'école.

Je lui demande aussi des nouvelles de Qods. Je sais qu'elle a grossi beaucoup depuis que je suis parti de la maison.

Maman a dû vous dire que je suis à Casa, à la prison.

La prison, c'est comme une grande maison avec beaucoup de pièces. La seule chose qui est différente de la maison comme chez nous, c'est qu'on ne peut pas en sortir.

Je mange bien, je dors bien et je suis ici avec des amis qui sont dans la même pièce que moi. Vous voyez, mes petits, la prison, ce n'est pas grave. Beaucoup de gens comme moi, dans tous les pays, et depuis longtemps, ont été en prison. Ces gens, comme moi, travaillent tout le temps pour que tous les hommes et les femmes et les enfants puissent manger bien, avoir des habits pas sales et déchirés, habiter dans une maison propre, solide et où il y a de la lumière (et ne pas habiter dans « des maisons qui ont fait des accidents » comme a dit Hind un jour qu'on se promenait en voiture ensemble).

Lorsqu'on travaille pour ça, on peut aller parfois en prison, parce que les gens riches ne veulent pas, sinon ils deviendront moins riches. Mais vous comprendrez petit à petit tout cela et d'autres choses encore plus compliquées et je suis sûr que vous aussi, comme moi, vous défendrez les gens pauvres, car vous êtes des enfants très généreux.

Mes chers enfants, là où je suis, je suis fier et j'ai confiance dans l'avenir.

Un jour, je ne peux pas vous dire exactement quand, je sortirai d'ici et nous serons de nouveau ensemble. Maintenant, nous sommes séparés, mais nous pensons, moi à vous, et vous à moi, et nous sentons comme si nous étions ensemble parce que nous nous aimons très fort.

Ecrivez-moi vous aussi une petite lettre pour me dire ce que vous pensez et ce que vous faites.

Je vous embrasse, Yacine et Hind, embrassez Qods pour moi.

Je vous écrirai une autre fois. Votre papa.

*15 avril 1972*

Mon aimée,

(...) Au moment où je t'écris, le jour vient de se lever. Je me suis réveillé depuis longtemps. Il faisait encore nuit.

Mes compagnons dorment encore. Je pense à toi. J'aime me recueillir, j'aime le silence pour penser à toi. Car je suis, à ces moments-là, à toi tout entier. (...)

Voilà que tout à coup tu te confonds avec la grande Cité qui se réveille, tu es cette grande ville où je m'engloutis avec ferveur. Mais ce ne sont pas des rues, des édifices, c'est une marée retenue qui palpite en profondeur, là, au-delà de ma fenêtre, là, dans mon cœur et mes entrailles.

Tu es cette promesse de séisme et de fête, tu es l'espoir à portée du délire.

Ma grande et fraîche cité, voilà que tu jaillis en sources miraculeuses où je dénoue la somme de mes blessures. Je me suture à l'eau de tes sources, et me brûle.

Comme ce silence qui me suffoque te ressemble. J'en ai mal partout.

Je n'ai jamais su dire avec certitude la couleur de tes yeux. J'en suis toujours resté à l'idée du bleu, du vert et parfois même du gris marron. C'est que quand je te regarde, je suis déjà loin en toi et déjà nous sommes loin ensemble, et si je baisse parfois les yeux, c'est pour contempler notre chevauchée. (...)



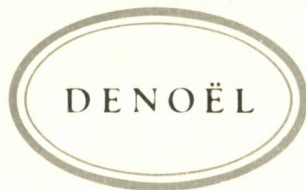
Abdellatif Laâbi

## Chroniques de la citadelle d'exil


Condamné pour délit d'opinion, Abdellatif Laâbi sortait de prison en juillet 1980 après huit ans de détention et écrivait *Le Chemin des Ordalies*, récit inspiré par l'expérience de cette longue épreuve. Ce livre est paru en octobre 1982.

Aujourd'hui, voici sous le titre *Chroniques de la citadelle d'exil*, un choix de lettres de prison. Après l'œuvre élaborée, puisée aux sources du souvenir, le document brut qui reflète aussi bien l'oppression quotidienne que l'esprit de résistance que le prisonnier lui oppose: espace rétréci de la cellule, si pauvre d'objets; temps dilaté tant l'heure de la libération paraît lointaine, et pour seules distractions, la promenade, quelques maigres bruits, la vue du ciel, toutes choses qui ne suffisent pas à entretenir la santé du corps et de l'esprit. Il y faut encore et surtout la volonté de survivre par l'activité intellectuelle et par l'amour. Car la plupart des lettres sont adressées à l'épouse, parfois aux enfants.

Les vicissitudes politiques, conjugales et familiales suivent d'émouvants chemins entrecroisés.



Extrait de la publication

 10.83  
ISBN 2.207.22944.0  
89 FF TTC